

## Le jeu corporel de l'écriture

Claire Hollenstein – cabinet d'ergothérapie et formations *Ergocom* - 5 Cour Fernand Jaenger  
67200 Strasbourg – [claire.hollenstein@yahoo.fr](mailto:claire.hollenstein@yahoo.fr)

Lorsque nous parlons d'apprentissage de l'écriture, de quoi parlons-nous au juste : de l'exécution d'un geste ? de l'appropriation d'une forme ? du développement de l'expression de soi ? d'un dépassement de soi ou d'expérimentations et de déductions ? d'une mise en conformité ou d'une accession au beau ?...

Ergothérapeute en libéral, je travaille avec des enfants diagnostiqués avec des troubles de l'écriture, souvent associés à des troubles de l'attention (TDAH) et/ou des troubles de l'apprentissage. Ce sont des enfants stigmatisés avec une écriture illisible. « Ils écrivent mal » et pire, ils ont perdu le goût de la lettre. Depuis plusieurs mois, l'enseignant et les parents se sont acharnés à leurs faire intégrer les bonnes règles, mais l'écriture ne change pas, et l'enfant continue à « ne rien comprendre ».

Ma pratique s'appuie sur le corps et l'analyse de l'activité. Lorsque j'interroge l'enfant, il se reconnaît sur le dernier point : il ne comprend plus ce qu'on attend de lui. Pour lui, « écrire vite... et bien » revient à s'appliquer sur une rapidité de gestuelle au risque d'en réduire la forme (devenue secondaire). Le « bien faire » est de faire comme la maîtresse demande... donc comme ils interprètent la norme. C'est leur application à prendre en compte tous ces paramètres qui est la référence du « bien faire » pour eux.

De même, par « écriture liée », ils ont compris que le stylo ne devait jamais quitter la feuille. Ils construisent donc chaque mot à partir d'un trait continu, ininterrompu. Pour créer un espace entre les mots afin d'éviter les télescopages, un enfant a réussi à composer sa gestuelle : il s'appuie sur la pointe de son stylo en bout de chaque mot pour soulever son poignet, le déplacer puis soulève le stylo pour le positionner en regard du poignet, là où le mot suivant pourra s'enchaîner. Astuce ingénieuse pour assurer une respiration entre les mots. Vais-je condamner cette stratégie d'ajustement ou la valoriser comme processus d'expérimentation et d'apprentissage ?

C'est en partant du constat que l'enfant avait pu avoir une interprétation juste des consignes que j'ai cherché un autre moyen de l'interroger sur sa connaissance intrinsèque de la lettre et à en savoir plus sur sa compréhension de l'enseignement reçu. Pour ce faire, il me fallait un moyen non normé, un médiateur, le corps, et un outil d'analyse qui redonnerait la parole à l'enfant : l'appareil photo.

Lorsque l'enfant joue la lettre avec son corps, selon la stabilité et le confort obtenu, la lettre ensuite transposée sur la ligne d'un cahier retrouve sa place « correcte », sans dépasser ni s'envoler vers les lignes supérieures. Il nous faut parfois passer par la danse d'une signature, d'un mot, d'une lettre, pour que celle-ci puisse trouver toute sa fluidité et son style (lisible) sur le papier. Cette incorporation de la lettre m'a poussé à investir ce terrain plus assidument. L'écriture n'étant pas qu'un symbole mais également un *ductus*, un lien avec un destinataire absent, nous utilisons des outils de liaison entre soi et la trace laissée, déposée. Pour cela, l'enfant écrit un mot au sol à l'aide d'une pelote de laine qu'il déroule tranquillement. Le mot se finalise par la dépose de la pelote de laine en fin de mot, à sa convenance. C'est aussi une fin posée, qu'il découvre et qui prend sens.

Reprenant l'expression de Marcel Jousse, « l'enfant ne joue pas à la voiture, il est voiture », j'ai imaginé qu'il pouvait en être de même pour l'écriture. Sur cette base, il me semble logique alors de voir un enfant « le nez sur la pointe de son stylo » pour mieux s'approprier l'activité. A l'inverse, celui qui a intégré la norme du « écris à 30 cm de la feuille » comme une injonction, se tient souvent la tête avec la main d'appoint pour garantir la bonne distance

demandée avec la feuille. Cela donne une posture un peu « désinvolte » puisque la feuille ne peut plus être maintenue que par le coude ! S'agira-t-il d'un mauvais usage de soi, vu sa posture, ou d'un bon usage de soi, vu le respect de l'objectif initialement posé ?

Par ma pratique de terrain, je me suis rendue compte qu'il ne servait pas à grand-chose de proposer des aménagements et des adaptations, si nous ne prenions pas le temps d'interroger le corps en activité ni de lui donner les moyens de s'adapter à la situation dans laquelle il était plongé... Il ne servait à rien d'apporter une correction ou de dispenser des conseils, si nous n'avions pas d'abord donné la parole à l'intéressé : c'est lui qui peut parler de sa gestuelle, qui peut argumenter ses choix et définir ses critères d'économie (ou de surcharge) d'effort. Depuis lors, ma pratique s'est tournée vers une analyse de l'activité par le corps et les débats de normes et de représentations. Je prends en photo, je filme et nous regardons les clichés ensemble pour dire ce que nous voyons, ce qui nous plaît ou pas, toutes les particularités sur lesquelles nous pouvons nous appuyer. L'enfant a une capacité exceptionnelle à l'auto-évaluation, pourvu qu'on ait réussi à le sortir du processus du jugement (du « bien » ou « mal »). Nous parvenons maintenant à ce qu'il puisse dire ce qu'il apprécie dans son écriture ou ce qu'il aime moins, ce qui lui permet de lui-même de savoir où placer son attention par la suite, pour lui. Cela nous place dans un autre rapport à l'écriture : l'apprentissage du beau.

Fort de ces expériences et de cette pratique tournée vers l'exploration corporelle de la lettre et de l'expression de soi, j'ai été sollicitée pour intégrer un projet de recherche expérimentale sur le geste scriptural : il s'agit pour le laboratoire de développer un prototype d'environnement augmenté et évolutif qui guiderait la personne dans son geste scriptural dans le cadre d'un apprentissage calligraphique ou d'une rééducation grapho-motrice. Si je veux rester intègre face à mes choix et à la parole de l'enfant, la démarche va bien au-delà d'une simple centration sur le geste : il s'agit plutôt de trouver le moyen de ne pas interférer sur le déroulé du tracé mais de pouvoir interroger l'empreinte laissée de façon à ce qu'elle nous livre les zones de tensions comme le bon usage de soi sur lesquels nous pourrions porter notre attention lors d'une prochaine exécution. C'est une gageure exceptionnelle pour l'enfant qui sait, par l'ouverture de ses perceptions sensorielles, se focaliser sur le moindre détail. S'il peut décoder son usage de soi au vu de l'empreinte qu'il laisse sur la feuille, il pourra nous en apprendre beaucoup sur ses capacités d'analyse, d'expérimentation et d'ajustement. Mais cela ne reviendrait-il pas à lui reconnaître des capacités d'apprentissage comme compétences corporelles qu'il ne nous appartient que de réactiver ? Cela reposerait la question du contexte de l'écriture : relève-t-elle de l'enseignement ou des apprentissages ? A moins que l'écriture ne soit un point de rencontre entre deux mondes : le monde fonctionnel (qu'a déjà largement exploré l'enfant) et le monde créatif (ou l'accès à la conscience du créatif), expressif qui conduit à la communication. Dans ce cas, elle deviendrait une expression graphique de soi et du vivant. Elle justifierait qu'on développe le beau comme défi de soi, dépassement de soi.

### Biblio

ALEXANDER F. M. (1931), *l'usage de soi*, Bruxelles : Contredanse

CLOT, Y. (1999). Le geste est-il transmissible ?, *Apprendre autrement aujourd'hui*, 10<sup>ème</sup> entretiens de la Villette, Paris : Cité des Sciences.

HOLLENSTEIN, C. (2013). Travailler en santé : formation du corps ou remédiation corporelle ?, *Education Permanente*, 194, 177-188.

JOUSSE, M. (1974). *L'anthropologie du geste*, Paris : Gallimard.

SCHWARTZ, Y. (2011). Pourquoi le concept du corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience, *Travail et apprentissages*, 7, 148-177.